

HAGUENAU Raul Paz, solaire !



Raul Paz. PHOTO DNA - FRANCK KOBI

Raul Paz était au théâtre de Haguenau mardi soir. Fidèle à sa réputation, le Cubain n'a pas été avare en chaleur humaine. À peine descendu de l'avion, le choc thermique entre La Havane ensoleillée et Haguenau endormie dans la brume, l'avait fait sourire — pas question que ça dure...

Alors, sur la scène du théâtre, Raul Paz s'engage à remonter le thermomètre « au moins à 30 degrés ». Jean, baskets et cheveux fous, il met la salle, comble, à l'aise. Lui sait que, comme toujours, la soirée finira avec des gens dansant un peu partout, même sur scène...

Si Raul Paz est chaleureux et spontané, ses musiciens ne sont tout autant — et si le show est loin d'être réglé au millimètre dans sa mise en scène, la musique, elle, est précise.

Le Cuba d'aujourd'hui

Une ligne de basse-batterie impeccable pour chalouper, deux trombonistes pour l'éclat du soleil, un pianiste au swing délicat ou enflammé : restait à Raul Paz, guitare en bandoulière, à poser sur ces notes éclatantes sa voix puissante et suave. *Ven Ven*, tubesque chanson titre du dernier album (2014), a ouvert le bal, suivie de *Tus Besos* et *Tanto*.

Loin de la carte postale du Cuba des années 50, Raul Paz, 46 ans, offre une bouffée de l'air qui souffle aujourd'hui à Cuba, un kaléidoscope d'influences musicales qui colle à celui qui a longtemps bourlingué avant de revenir dans son pays.

Après un tour du côté de l'album *En Casa* (2006), plus en langueur, et *Mulata* (2003), qui l'a fait connaître en France, *Carnaval* (*Havanization*, 2010) a définitivement rendu l'usage des fauteuils inutile. Et après un *Chiquita* aussi joyeux que plein d'espoir, Raul Paz a glissé quelques mots, main sur le cœur : « À Cuba on pense à vous... Il faut aller de l'avant, croire que le meilleur est à venir. » Après presque deux heures de concert, *Flores en la Ciudad* a fait sonner ses dernières notes : comme prévu, on danse un peu partout, sur la scène aussi... Dehors, le brouillard a disparu.

CÉLINE ROUSSEAU

ARCHITECTURE/CINÉMA Une étude de deux universitaires strasbourgeois

« My name is Bond, James Bond... »

Dans les films de James Bond, il n'y a pas que de l'action et de jolies filles. Il y a aussi du design et de l'architecture. Qui font sens. Deux universitaires strasbourgeois, Alexandra Pignol et Stéphane Mroczkowski, ont décortiqué édifices et mobilier dans la vie du plus célèbre agent secret de Sa Majesté.

SON nom est Adam. Ken Adam. Il ne dira probablement rien à la foule de ceux qui connaissent sur le bout des doigts les films de James Bond. Et pourtant, chef décorateur des premières productions, allant de *007 contre D'No* (1962) à *Moonraker* (1979), Ken Adam a largement marqué l'esthétique d'un héros évoluant grâce à lui dans un univers remarquablement sophistiqué et moderniste. « La transposition à l'écran de James Bond diverge un peu de la création originale par Ian Fleming. Celle-ci correspondait plus au monde un peu gris de la Guerre froide, avec bien moins de délires

technologiques dont raffolera le grand écran. Il faut préciser que Fleming n'était pas lui-même très porté sur la modernité », observe Stéphane Mroczkowski.

La main d'un "production designer"

Chercheur en arts plastiques, enseignant à l'Université de Strasbourg, il cosigne avec Alexandra Pignol, professeur à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, un essai consacré à

l'architecture et au design dans les films de James Bond.

Car ces derniers mettront en scène, avec des moyens colossaux, un univers à la modernité radicale, fait de lignes pures et froides, de béton, de verre et d'acier. Une esthétique identifiant d'ailleurs les forces du mal, quand les bureaux des services secrets britanniques participent d'une tradition british bien rassurante — ils demeureront d'un classicisme imperturbable jusqu'aux années 90...

Avec James Bond, le spectateur évolue dans le binaire le plus total. Et il faut bien que le cadre dans lequel se déroule l'action



Alexandra Pignol et Stéphane Mroczkowski. PHOTO DNA - M.-E. JUND

distingue le bien du mal...

Derrière une esthétique nourrie en partie des avant-gardes du siècle dernier, on trouve donc Ken Adam. Un chef décorateur qui était un peu plus qu'un chef décorateur. « Dans le monde anglo-saxon, on dit "a production designer". C'est-à-dire quelqu'un qui a vraiment la mainmise sur l'ensemble de l'esthétique du film, jusqu'à la conception du générique », explique Stéphane Mroczkowski.

C'est aussi auprès d'un grand maître du cinéma, et dans un film culte, que Ken Adam se fera remarquer : *Docteur Folamour* de Stanley Kubrick — on le retrouvera quelques années plus tard dans une autre merveille de Kubrick : *Barry Lyndon*.

Né à Berlin, en 1921, au sein d'une famille juive, il quittera le pays au début des années 30 pour trouver refuge à Londres. Sa mère y ouvrira une pension où passeront quantité d'intellectuels et artistes chassés d'Europe centrale par la déferlante nazie. « C'est peut-être à ce milieu qu'Adam doit d'avoir été sensible aux avant-gardes de son pays natal : l'expressionnisme et le Bauhaus, Fritz Lang et Walter Gropius... Des courants un peu contraires mais qu'il parviendra à faire coexister avec bonheur », poursuit l'enseignant.

La petite histoire raconte que Ken Adam, sensible aux conseils de sa femme, hésitera à se lancer dans l'aventure James Bond, jugée trop commerciale. L'artiste se destinait au cinéma d'auteur et se compromettre dans un film populaire pouvait nuire à son image. Mais il était difficile de renoncer à une telle proposition. « Avec James Bond, les moyens de se faire plaisir étaient exceptionnels. Les décors d'*On ne vit que deux fois*

Goldfinger, un architecte avant-gardiste

On vous dit Goldfinger, et vous répondez du tac au tac : James Bond ! Ou plus exactement l'un des êtres maléfiques qu'il a dû combattre. Mais avant de disparaître dans les airs, en luttant avec l'espion de sa Gracieuse Majesté, Goldfinger était... un architecte hongrois du nom d'Ernö Goldfinger. Ce dernier, voisin d'Ian Fleming, à Londres, incarnait la modernité, issue du Bauhaus, que l'écrivain britannique, très classique dans ses goûts, exérait. Il prendra ainsi un malin plaisir à donner le nom de son voisin à un génie du Mal...

ont figuré en leur temps parmi les plus coûteux du cinéma», poursuit Stéphane Mroczkowski. Car Ken Adam, c'était sa marque, faisait tout réaliser en studio. Sept films porteront son empreinte avant qu'il ne se décide à passer la main. Autant qu'une analyse sémantique des décors de James Bond, c'est d'abord un hommage que lui rendent les deux universitaires dans un essai qui comble une lacune éditoriale. Car si aujourd'hui on salue un peu partout dans le monde le travail de Ken Adam, aucune monographie ne lui avait encore été consacrée en France. ■

SERGE HARTMANN

► Architecture et design dans les films de James Bond, chez L'Harmattan, 250 pages, 27 €. Rencontre avec les auteurs samedi 12 décembre, à 16 h, à la librairie Kléber de Strasbourg.



On ne vit que deux fois (1967) : dans l'ancre de l'empire du mal. ©RUE DES ARCHIVES/BCA

STRASBOURG Quatre projets d'élèves sur *Trust* de Falk Richter

Variations au TNS

Quatre élèves metteurs en scène ont travaillé un texte de l'homme de théâtre allemand Falk Richter, *Trust*.

CE SONT quatre variations sur l'opus de Falk Richter que proposent les quatre élèves metteurs en scène du TNS. Chacun travaille avec une équipe de six élèves comédiens. « Il a fallu opérer un travail d'appropriation », résume Maëlle Dequiedt, qui propose *Trust Karaoke panoramique* au hall Grüber. Dans sa création, elle a cherché à « mélanger la langue des acteurs » avec le texte de Richter

lui-même issu d'un travail sur le plateau. Ainsi se sont forgés « des monologues qui se répondent, des monologues en choralité ».

« Un partage en six voix (dont une figure de narrateur) qui fait l'effet d'une parole issue d'une seule personne », explique-t-elle. Elle a imaginé un plateau atypique, tout en longueur, « un format panoramique de 20 mètres de long ». Ce seront six êtres, toujours au plateau, « dans leur solitude ». Ma thilde Delahaye présentera *Trust opus* dans la salle Gignoux. Dans la pièce de Richter, elle est allée à la recherche des trous. « Je me suis intéressée à la place du

langage. » Et elle a élaboré une partition conçue comme de la musique pour 12 chercheurs (six acteurs, six membres de l'équipe technique). En refragmentant le texte, en y glissant « les bruits du monde [...], une parole d'actualité traversante et pas constituante du sujet », dit-elle. Et tout cela sera décliné selon un rythme musical. « Il y aura des passages de parole comme des changements d'instruments. » Et l'actualité récente se glissera dans le dit. Aurélie Drosch avec *Trust Mauv* d'occasion investira la salle de peinture du TNS. « Falk Richter, explique-t-elle, dit que ses textes

sont empilables, coupables. » Sur scènes évolueront des figures. « Ce qui nous a touchés, avec le dramaturge Pierre Chevallier, ce sont les solitudes qui essaient de communiquer et on a essayé de créer cinq solitudes. » La scénographie sera quadrifrontale, le public se trouvera au centre, les chaises tourneront à 360 degrés et un échafaudage à plusieurs niveaux sera sur scène. Une partition de textes, conçue à partir de fragments de Richter et du fruit d'ateliers d'écriture inspirés de Richter, a été retenue.

Kaspar Tainturier proposera *Trust installation performance* au Studio



Trust Opus de Mathilde Delahaye. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Grüber. Il a conçu un espace structuré par un jeu de cartons, objets polysémiques, dans lequel spectateurs et comédiens déambulent librement. Mais son spectacle proposera également une version en dispositif frontal qu'il appelle concert. « Un de nos buts est de proposer un espace et un temps en suspension dans lequel le spectateur

trouverait une distance et un recul sur le réel, contrairement au flux d'informations, le temps d'un espace de réflexion. » ■

CHRISTINE ZIMMER

► Du vendredi 11 au mercredi 19 décembre. Entrée libre. Réservation sur www.tns.fr ou 03 88 24 88 24